

**Some echoes of a Danube Banate stinger “Fly”,
between history, legend and entomology.**

**Quelques échos d’une « mouche » piqueuse du Banat danubien,
entre Histoire, légende et entomologie.**

**Câteva ecouri ale unei « muște » înțepătoare din Banatul dunărean,
între istorie, legendă și entomologie.**

Gilles BARDY

Aix-Marseille Université – France

Département de roumain

CAER EA 854

E-mail: gilbardy@yahoo.com

Abstract

On the basis of an unitary choice of documentary data resulting from historical sources, interpretation of legendary local elements and entomological works, this paper proposes an examination of the luck, both regional and foreign, of an economic, medical and human scourge who still hurted, in the nineteenth and twentieth centuries, in the Romanian context: invasions of the “Golubacz fly”.

Résumé

Sur la base d’un choix unitaire de données documentaires issues de sources historiques, de décryptage d’éléments légendaires locaux et de travaux entomologiques, cet article se propose d’examiner la fortune, tant régionale qu’étrangère, d’un fléau économique, médical et humain qui frappeait encore aux XIX^e et XX^e siècles dans le contexte roumain : les invasions de la « mouche columbaque ».

Rezumat

Pe baza unei selectări unitare de date documentare extrase din surse istorice, din interpretarea unor elemente legendare locale și din lucrări entomologice, acest articol își propune o examinare a extensiei, atât regionale cât și străine, a unui flagel economic, medical și uman care încă lovea, în secolele XIX-XX, în contextul românesc : invaziile « muștei columbace ».

Key-words: *Golubacz fly, Iovan Iorgovan, Danubian folklore, entomology, Medical history, travellers*

Mots-clés: *Mouche columbaque, Iovan Iorgovan, folklore danubien, entomologie, histoire médicale, voyageurs*

Cuvinte-cheie: *Musca columbacă, Iovan Iorgovan, folclor dunărean, entomologie, istorie medicală, călători*

Détenues par les Autrichiens pendant quelque deux siècles, depuis le traité austro-turc de Passarowitz (Požarevac, en Serbie) de 1718 et jusqu’à la fin de leur empire, la zone danubienne

roumaine des Portes de Fer, celle, aussi, du cours inférieur de la Cerna, et plus largement toute celle du Banat, furent administrées dans un esprit germanique. Les sources thermales chaudes et sulfureuses des alentours de Mehadia, avec leurs bains notamment, connus et exploités depuis les Romains, qui y avaient associé le nom d'Hercule – la très voisine localité de Băile Herculane en est encore une réminiscence –, puis appréciés des envahisseurs turcs, connurent vite un regain de fréquentation, la mode d'y « prendre les eaux » y ayant même attiré, outre un Johann Wolfgang Goethe, un Petöfi Sándor ou un Hans Christian Andersen, plusieurs têtes couronnées et nombre de princes et princesses étrangers, dont, pour n'évoquer que lui, ce prince Albert de Prusse que certains voyaient comme un potentiel réunificateur de l'ancestrale Dacie.

Cette région de contacts faciles entre les deux rives du Danube et de confluences de voies terrestres et fluviales fut en tout cas aussi un lieu de passage contrasté, pas seulement militaire, pour bien des voyageurs qui, venus des zones occidentales ou centrales européennes, s'en allaient vers l'Orient. Certains nous ont laissé, plus ou moins revisités, plus ou moins originaux, des souvenirs ou relations sur ce moment de leur périple, tandis que d'autres, pétris d'intentions savantes, y trouvaient matière à des descriptions mieux documentées, culturelles ou même à caractère scientifique, avec leurs considérations géographiques, géologiques, historiques, ou bien touchant aux coutumes, aux mœurs et aux légendes locales, ou encore à l'entomologie, repères qui nous intéresseront particulièrement ici.

Qu'ils y aient ou non « pris les eaux », la contrée dans son ensemble a été connue par eux aussi comme le théâtre récurrent, voire régulier, de sévères infestations d'insectes volants, dont les dégâts périodiques, maintes fois mortels pour des milliers d'animaux du cheptel et plus d'une fois également pour les hommes et surtout les jeunes enfants, ont entraîné la naissance de rumeurs, d'histoires, de légendes anciennes, que relayaient des récits bien plus récents et véridiques [1]. Nous avons voulu rechercher des échos de ce phénomène entomologique ainsi que du domaine légendaire, tels qu'ils se trouvent saisis çà et là dans quelques écrits de savants ou voyageurs des siècles passés, qui s'y étaient trouvés confrontés, directement ou pas, vers ces bords roumains danubiens. Nous constaterons que la fortune de ce phénomène chez certains étrangers de l'époque fut tout autre que confidentielle, et assurément, dans la foulée de leurs écrits scientifiques ou littéraires, l'information, sous des jours variés, put aisément se répandre parmi des publics cultivés souvent curieux d'exotisme.

C'est donc en rapport avec ces aspects que nous allons nous intéresser à plusieurs pages rédigées, surtout aux XVIII^e et XIX^e siècles, par des personnalités très diverses et aux motivations fort différentes, mais dont les contributions peuvent se voir réunies par de tels leitmotivs où, différemment pondérés et ciblés, interfèrent oui-dire, légendes locales et observations sur le vif.

Le protagoniste, vedette malgré lui, était une sorte de petit insecte volant, ne dépassant pas les 4 millimètres de long, mais d'une virulence venimeuse qui paraissait, du moins à l'époque, tout à fait hors du commun, tant par ses pics d'intensité que par le spectaculaire de ses attaques en masse. Les spécialistes d'alors ont le plus souvent baptisé cet insecte, installé dans l'ordre des diptères et la famille des simuliidés, sous les termes de « *Culex Columbaczensis* » (bien qu'il ne s'agisse pas au sens strict d'un moustique) ou, mieux, de « *Simulium Columbaczense* », formules encore usitées.

Les gens du cru, du côté roumain de ces bords du Danube, l'ont dénommé plus simplement *muscă columbacă*, ou plus directement, substantivé, « *columbacă* » [2]. Ce qui signifie, pour nous risquer ici à une traduction française compacte – qui, à notre connaissance, n'a jamais existé (et l'on peut d'ailleurs remarquer que les spécialistes français des domaines concernés ne se sont guère intéressés à la chose) [3] –, « *la (mouche) columbaque* ». Cela dans la mesure où l'origine de cet adjectif se rapporte à la citadelle et à la localité de Golubač, selon les époques Golubăț ou Columbaci en roumain, toponyme lié à l'ancienne Columbaria, située sur la rive droite du fleuve [4] ; et dans la mesure aussi où, du côté roumain opposé, l'on s'était au reste comme réapproprié la charge du toponyme en le relocalisant pour caractériser une grande cavité rocheuse de la rive gauche [5], grotte chaude et humide de plus de deux cent cinquante mètres de long proche du

village de Pescari (ou Coronini, nom sous lequel il apparaît un peu plus anciennement), sous les termes de « *Gaura cu Musca columbacă* » ou plus simplement « *Gaura cu Muscă* » ('l'Antre [le Trou, la Grotte] à la Mouche columbaque'). C'était en effet là l'endroit d'où, selon nombre d'interprétations populaires, jaillissaient en masse les terribles essaims de la « mouche » maudite, qui y aurait eu de toute antiquité non seulement son nid sans cesse renaissant, mais aussi un refuge contre les intempéries.

Mais l'on a aussi désigné notre insecte en roumain sous les termes multiples de « *muscă rea* » ('mouche mauvaise'), « *muscă năprasnică* » ('mouche furieuse') « *muscă otrăvitoare* » ('mouche vénéneuse') [6], « *muscă de Banat* » ('mouche du Banat') – une référence à la concentration, à certaines périodes, de ses effets néfastes plutôt qu'à celle de son strict lieu d'origine –, et, aussi, « *muscă de Golybac* » ('mouche de Golubac'), « *musca (de) Columbaci* » ('la mouche (de) Columbaci') [7], ainsi que « *musca golumbace* », voire, de façon moins ciblée ou même erronée, « *mușiță* » ('petite mouche'), « *muscă bovină* » ('mouche bovine') ou encore « *boarnă* » [8] – référence aux sonorités d'un instrument de musique du même nom [9].

Au XIX^e siècle et au début du XX^e, avant donc que son habitat naturel, propice à son état larvaire, n'eût été finalement quasiment anéanti par la mise en eau de l'important barrage roumano-yougoslave (à présent roumano-serbe) des Portes de Fer finalisé au printemps 1971, sa ténébreuse renommée avait suffisamment débordé de son territoire d'origine pour qu'Allemands et Autrichiens tout particulièrement l'aient connue également – sans doute y compris par le relais de certains éléments de population arrivés principalement de Souabe et établis depuis plusieurs générations dans la région, mais aussi, plus avant, à travers un écrit du Vénitien Francesco Grisellini, diffusé aussi en version allemande et que nous rappellerons plus bas –, sous les termes caractéristiques de « *Kolumbatzer Mücken* », « *Kolumbatscher Mücken* », « *Gollubatschen Mücken* », ou encore « *Kolumbatscher Kriebelmücken* ». Les Hongrois, quant à eux, alors composants de l'empire, la désignaient sous les termes équivalents de « *Kolumbácsi légy* » [10] ('mouche de Columbaci'), tandis qu'elle était, plus rarement, mais plus emblématiquement sans doute, désignée parfois en anglais sous ceux de « *poison fly* », parallèlement à ceux de « *Golubatz fly* ».

L'on peut en tout cas observer le fait que le premier travail moderne d'ampleur vraiment scientifique s'intéressant à cet insecte tout en le contextualisant dans sa famille, et qui doit faire date, fut réalisé dans un contexte germanique. Il remonte à 1920, publié à Iéna par Julius Wilhelmi sous le titre *Die Kriebelmückenplage; Übersicht über die Simuliidenkunde, besonders in praktischer Hinsicht*. [11] L'on y trouve une étude détaillée, non seulement proprement scientifique, de la simulide – sur la biologie complète de l'insecte, son habitat, les facteurs climatiques de ses déplacements, ses périodes critiques, les pathologies humaines et animales correspondantes, les aspects parasitologiques, prophylactiques, thérapeutiques etc. –, mais aussi, pour la première fois, relative à l'état global des recherches entomologiques qui avaient précédé en ce domaine. L'on y remarque la prédominance, pour d'évidentes raisons géographiques et politiques, de celles qui étaient spécifiquement austro-hongroises et germaniques, et l'ensemble se trouve parachevé en conséquence par une ample bibliographie qui tend à l'exhaustivité. À la fois thématiquement et en les ventilant sur trois étapes historiques essentielles – 1758-1794 (période de Linné), 1795-1882 (période de Schönbauer, auteur auquel nous aurons ici l'occasion de faire référence), 1883-1913 (période de Tömösvary, dont nous nous occuperons aussi), que suit enfin la période commençant à la guerre mondiale – [12], Wilhelmi y présente utilement la littérature de spécialité, partielle ou spécifique, qu'il commente d'ailleurs souvent. C'est donc là une manne très éclairante de renseignements, mais, axés qu'ils sont sur les aspects stricts de sa spécialité scientifique, l'on n'y relève cependant presque rien en relation avec les aspects culturels des domaines légendaires ou littéraires, à l'exception, quand même, d'une mention lapidaire d'un écrit de ce Francesco Grisellini dont nous allons d'ailleurs aussi parcourir quelques pages.

Mais, pour fournir ici tout d'abord une première représentation rapide de notre animal [13] sous la loupe, il faudrait décrire, en arrière de sa tête arrondie précédée de deux courtes et minces antennes courbées semblant épouser les contours de deux gros yeux latéraux sombres et globuleux

surmontant les pièces suceuses, un corps allongé sous deux ailes membraneuses transparentes, avec un thorax sombre et bombé, et un abdomen paraissant comme saupoudré de farine, le tout porté par six pattes longues et minces aux segments alternés blancs et noirs, dont les deux antérieures, plus longues encore, pointent, comme menaçantes, vers l'avant. Le portrait s'achèverait avec la mention d'une vie larvaire cramponnée sur des cailloux submergés dans des cours d'eaux rapides, une existence adulte de deux ou trois semaines au plus liée surtout à l'époque du printemps, avec une résistance fragile aux intempéries, une sensibilité fatale aux pluies et une avantageuse soumission au vent, capable d'en transporter jusqu'à plus d'une centaine de kilomètres à l'intérieur des terres les dangereuses nuées vivantes, leitmotiv de bien des textes [14]. Tout cela contrebalancé par une réactivité forte aux stimuli, une vivacité pour l'attaque accrue par un comportement grégaire, et, chez la femelle, une piqûre au venin inhabituellement douloureux, par ailleurs vecteur d'infections diverses, d'inflammations brutales pouvant mettre les chairs à vif, d'œdèmes, et, qui, multipliée par les essais sur une même victime, peut entraîner le décès en quelques jours de souffrances, souvent même en quelques heures, surtout lorsque l'insecte réussit, cas très fréquent, à se fixer en masse là où se trouve la peau la plus fine et à s'introduire dans les orifices naturels de son hôte involontaire [15]. L'entomologue Géza Horváth relatait ainsi, en 1884, que « un tel essaim [...] attaque avec le plus grand acharnement le bétail qu'il rencontre. Les bêtes à cornes, les chevaux, les moutons et les porcs sont également exposés à [ces] attaques et succombent assez souvent, suite aux piqûres de milliers de ces insectes cruels. Ainsi ont été tués en 1880 à Kubin, dans un délai de 4 heures, 400 porcs, 80 chevaux et 40 bêtes à cornes » [16].

La fréquence majeure des assauts de cet insecte peu engageant s'était généralement limitée au Banat, à l'Olténie et au côté opposé de la Serbie, les départements roumains les plus touchés restant ceux de Caraș-Severin, Dolj, Gorj et Mehedinți. Certaines années sont néanmoins restées tristement mémorables tant par la force des attaques que par l'ampleur des zones touchées, et cela jusqu'à des dates relativement récentes, comme ce fut le cas par exemple au printemps de 1923, lorsque quelque 16 500 bestiaux de toutes espèces y succombèrent, les pertes atteignant les cent millions de lei d'alors. Parmi eux, notamment, les bovins, au nombre de 10 692, mais aussi, d'après les mêmes statistiques roumaines de l'époque, 2 834 porcs, 1 586 chevaux, 915 moutons, 400 chèvres, ainsi qu'une soixantaine d'ânes, et même, pourtant si résistants, 28 buffles. [17] Cinq ans plus tard, le diptère faisait encore des ravages mortels, et le périodique « *Cultura poporului* », de Bucarest, pouvait informer par exemple que, au mois d'avril, « dans la commune de Făget du département de Severin, est apparue la mouche columbaque, y faisant de nombreuses victimes parmi les animaux. Le ministre des Domaines a pris des mesures importantes afin de prévenir les périls que provoque cette mouche » [18]. Preuves que, jusqu'au XX^e siècle bien entamé, le fléau n'avait toujours pas abandonné sa virulence, et que les procédés appliqués pour écarter cette « mouche », entre autres par un recours à la fumée, n'avaient eu jusqu'alors qu'une efficacité réduite ou en tout cas ponctuelle.

Un voyageur entomologiste de 1785, Joseph Anton Schönbauer, alors *Arzneykunde Doktor* et professeur à la « Haute École » de Pest, le premier au reste qui ait traité exclusivement du sujet en un ample écrit individualisé d'une centaine de pages – un court article, antérieur de quatre ans, de P. S. Pallas, sur six pages intégrées à une publication imprimée en Russie ne peut guère être pris en compte [19] – pouvait néanmoins relater, non sans un brin d'exagération peut-être, dans son ouvrage paru à Vienne en 1795, *Geschichte der schädlichen Kolumbatzer Mücken im Bannat* [20], que, dix années auparavant, le 3 mai 1785, alors qu'il voyageait « entre Sasca et Moldova », il s'était retrouvé brutalement pris dans un « brouillard dense » composé de ces « moustiques » dont la multitude assombrissait le ciel [21]. Il n'avait dû ce jour-là son salut qu'à un grand feu de bois résineux et de mousses, allumé à cette fin par un vieux charbonnier qu'il avait eu la chance de rencontrer. Un feu grâce à l'intense fumée duquel son cheval également avait pu être sauvé de ses bourreaux et d'une mort certaine, accident qui, dit-il, arrivait fréquemment aux montures isolées. Accompagné ensuite par le vieil homme, dont l'allure portait, remarque-t-il, l'empreinte d'une ascendance romaine [22], celui-ci lui raconta plusieurs histoires sur ces insectes et les dommages

qu'ils causaient. Puis le voyageur arriva finalement jusqu'à sa destination, en toute sûreté. Schönbauer précisait que ces nuisibles apparaissaient chaque année habituellement entre le 20 et le 30 avril, un peu plus tôt ou un peu plus tard en fonction du temps favorable, et que c'était en mai qu'ils possédaient le plus de vigueur, remplissant l'atmosphère à tel point qu'il était difficile de respirer sans en inhaler une grande quantité [23]. Si lui-même pouvait se tirer d'affaire en protégeant sa bouche et son nez par un foulard, il n'en allait pas ainsi pour un animal, qui restait démuni. L'auteur note encore qu'ils apparaissaient souvent en amas si denses et si importants qu'ils étaient semblables à de gros nuages, et que c'était bien sûr sous cette forme impressionnante qu'ils devenaient les plus dangereux.

Les paysans du Banat en souffrent beaucoup, relate-t-il aussi, et leurs bêtes qui en ont subi les assauts, si elles n'en meurent pas toutes, demeurent longtemps malades, maigrissent, deviennent inaptes à l'attelage et au travail de la terre, tandis que le lait, par exemple, devient impropre à la production de beurre comme à toute consommation. Schönbauer reproduit d'ailleurs, fondées sur des sources qu'il dit sûres, quelques informations chiffrées officielles à propos de dégâts occasionnés par le diptère deux ans auparavant, en 1783, sur un territoire restreint, celui de domaines du secteur minier où fut enregistrée la mort de 20 chevaux, 32 vaches pleines, 60 autres vaches et bœufs, 71 veaux, 130 porcs et 310 moutons, victimes rapides de ces insectes. [24] D'autres relevés chiffrés, sinon des statistiques, suivront, liées aux moments parmi les plus pénibles de ces nuisances. L'entomologiste Ödön Tömösváry pouvait ainsi en insérer, dans un article de 1884 consacré à l'insecte, une rapide liste plus parcellaire, concernant cinq années entre 1783 et 1880 [25]. Sans vouloir ici multiplier les chiffres, notons quand même que, pour la zone d'Arad, par exemple, le printemps 1813 s'était soldé par la mort de 200 bovins, tandis que 500 d'entre eux étaient morts à Vârșeț du fait de l'insecte [26]. Les causes cliniques exactes de tous ces décès dus au diptère n'étaient en tout cas qu'imparfaitement connues encore. Elles resteront d'ailleurs longtemps incertaines. En 1911 encore, le très actif Nicolae Leon, doyen de la faculté de médecine de Iași, dans un article sur *Insectele sugătoare de sânge din România* ['Les insectes suceurs de sang de Roumanie'], évoquait (p. 24) cette relative ignorance [27]. Mais plus tard enfin, des vétérinaires locaux, comme Ștefan Bosie, l'un des contributeurs de « *Arhivele Olteniei* », revue de culture fondée par ce Roumain d'origine française qu'était Charles Laugier et éditée à Craiova dans l'entre-deux-guerres, instruit aussi par les recherches locales, pourra y souligner que les conséquences ultimes des attaques de l'insecte résidaient en fait en une paralysie cardiaque et une asphyxie [28]. Il y ajoutait que le plus souvent, chez l'homme, ces piqûres provoquaient surtout non pas le décès, mais « de terribles œdèmes » [29].

Problème de santé publique qui dépassait, y compris par ses retombées économiques négatives qui appauvrissaient le monde paysan, les simples faits divers, l'on peut aussi en retrouver de loin en loin, dès le XIX^e siècle, les trajets et certains moments critiques de la virulence, lorsque ses pointes se trouvent répercutées comme en temps direct dans quelques colonnes de périodiques roumains de l'époque [30], représentatives de l'inquiétude de la population ainsi que de celle des autorités locales confrontées à ces phénomènes. Sans pouvoir être exhaustif devant cet éclairage qui dépasserait les frontières du présent article, nous nous limiterons, en choisissant comme terme la période de la première Union, à en inscrire ici quelques échos, certains qui restaient essentiellement informatifs sur l'arrivée de l'insecte, tandis que d'autres étaient plutôt orientés sur les conseils permettant plus ou moins de s'en préserver.

L'un des premiers, d'une certaine insistance, se remarque en 1842, dans « *Curierul Românesc* », l'illustre journal bucarestois d'Heliade-Rădulescu, qui annonce l'apparition de la mouche columbaque en Valachie et donne quelques informations sur sa diffusion régionale [31]. L'on trouve trois ans plus tard, toujours à Bucarest, dans « *Învățătorul Satului* », mais cette fois – et d'une manière ici significative quant au rôle que se sentaient le devoir d'y jouer les autorités du pays – en connexion avec le *Departament din Năuntru*, comme s'appelait alors le ministère de l'Intérieur, une série de recommandations prophylactiques à l'intention des paysans valaques, destinées à leur permettre de se prémunir contre le fléau et surtout de traiter correctement les

piqûres occasionnées par la mouche columbaque, identifiée comme telle [32]. Parallèlement, « *Gazeta de Transilvania* », de Braşov, transmettait à la même période des nouvelles relatives aux assauts de cet ennemi sur le territoire transylvain ainsi qu'en Olténie [33]. L'une des premières illustrations graphiques clairement destinée à une large diffusion, afin de permettre à la population roumaine, ou du moins valaque, de bien identifier l'insecte, nous semble apparaître dans la presse en 1856, dans les premières pages d'un nouveau périodique, « *Isis sau Natura* », dont le premier numéro est daté du 1^{er} janvier. Ce « *jurnal pentru răspândirea ştiinţelor naturale şi exacte în toate clasele* » publiait un article assez ample, intitulé « *Înţariî şi musca de Columbaci* » [‘Les moustiques et la mouche de Columbaci’]. Qualifiés aussi sous des noms latins, les *Culex pipiens* et *Simulia maculata sive Columbachensis*, comme on les y nomme, s’y trouvent dévoilés sur sept pages [34] avec les principaux préjudices qu’ils provoquent et leur influence sur la santé et la vie de l’ensemble de la population roumaine.

L’on remarquera que cette identification visuelle de notre diptère était censée, à juste titre, correspondre à un besoin : l’urgence. L’on constate en effet, dans les colonnes de plusieurs autres périodiques de la même année 1856, que ses offensives étaient alors en recrudescence. Ceux de la Transylvanie, qui était intégrée à l’empire austro-hongrois, sont bien sûr parmi les plus concernés. L’invasion de la mouche columbaque est relatée dans plusieurs d’entre eux. C’est ainsi que « *Gazeta Transilvaniei* » – ainsi qu’elle s’appelait depuis décembre 1849 – est amenée à relayer les dispositifs officiels pris en Ardeal par le gouvernement. L’on y trouve [35] l’annonce de l’apparition de la mouche columbaque dans une zone pourtant éloignée du Danube, celle d’Orăştie. Des directives y sont répercutées, là encore, inscrites toutefois dans « *partea oficiosă* » du périodique, sur les méthodes préconisées dans le combat contre cet insecte. C’est de façon analogue que « *Telegraful Român* », de Sibiu, suit la même démarche et diffuse, avec un communiqué du gouvernement, le même type de conseils officiels [36]. Signalons encore que l’on trouvait également dans le même périodique, peu auparavant [37], des informations relatives aux dommages occasionnés par la mouche columbaque dans la région d’Arad. C’est en tout cas, pour les périodes considérées ici, cette année 1856 qui semble avoir été jusque-là la plus représentative d’une implication visible des « médias » de l’époque quant à ces phénomènes.

Depuis longtemps, l’imagination paysanne avait donc pu aisément considérer la répétition fréquente de telles attaques comme des démonstrations de réalités fantastiques, et elle les avait liées ou intégrées directement à des légendes. Et cela avec, en tout premier lieu, celle, d’abord locale, partagée partiellement sur les deux bords du Danube [38], de Iovan Iorgovan, un personnage de force colossale qui, ici, récupère ou plutôt recouvre celui de l’Hercule des Romains, et dont la localisation la plus fréquente des hauts faits précisément en la vallée de la Cerna, près des « bains d’Hercule », des antiques *Pontes Herculi*, n’est évidemment pas fortuite. [39] Notre intention ne résidant pas ici en une interprétation critique du folklore local, ni en un examen des multiples aspects et variantes versifiés de cette production que l’on peut classer doublement parmi les ballades et dans les fameux « *cântece bătrâneşti* », nous nous limiterons à en ramener à l’essentiel la légende, peu connue en France, en nous focalisant sur certains de ses points constitutifs les plus répandus et qui, en substance, sont présents dans beaucoup de ses variantes sous des formes ressemblantes et qui nous intéressent directement.

Pour la résumer, acclamons d’abord son personnage positif, le valeureux Iovan Iorgovan, que nous rencontrons ici à l’instant où, après une longue lutte, il se trouve près de la victoire : c’est un « balaur » (‘dragon’) [40] doté de douze têtes qu’il poursuit, un serpent qui a pris cette forme géante après s’être baigné dans les eaux enchantées de la Cerna et qui terrorise à présent la contrée, prélevant son écot de jeunes gens, de vierges et de cheptel. Et, sur son coursier, Iorgovan a déjà réussi, de son glaive, à couper onze de ses têtes. [41] Mais lamentons-nous à présent sur le héros : il va malencontreusement se trouver tout à coup détourné d’une finalisation de sa victoire, du fait de sa rencontre avec une Ileana Cosânzeana, l’un des symboles roumains légendaires de la beauté féminine. Il en vient à s’attarder quelques instants auprès d’elle. Le dragon ensanglanté, mettant à profit ce répit, parvient à échapper à son poursuivant et trouve, avec son unique tête restante, un

dernier refuge dans une anfractuosité (par la suite dénommée « *Gaura cu Musca* ») vers le bas de la montagne (pour certaines variantes, d'abord dans le Danube ; dans d'autres, son sang colore aussi la Cerna etc.), où il meurt.

Mais cela non sans proférer auparavant contre son vainqueur une malédiction qui allait être lourde de conséquences pour toute la région. En voici le principal registre qui nous intéresse ici, tel qu'il apparaît dans quelques-unes des nombreuses variantes symptomatiques :

« Je le jure sur ma tête :	« Jur pe capul meu
Mort, je deviendrai plus mauvais.	Mort voi fi mai rău.
Si tu me fais mourir,	De mi-i omorî
Ma tête se mettra à pourrir.	Capu-mi s'o'mpuți
Les Vers y pulluleront,	Vermii s'or spori,
Les Mouches en sortiront.	Muștele-or slobozi,
Ton Cheval elles vont piquer,	Calul ți-o mușca
Qui va aussitôt en crever.	Si-ndat-o crăpa
Le Bœuf elles terrasseront	Boul va trânti,
Et la Charrue arrêteront. »	Plugul va opri. » [etc.] [42]

Et, dans une autre ballade à la version centrale plus sobre :

« Si tu me fais mourir,	«De me-i omorî
Ma tête va se mettre à pourrir.	Capu-mi s-a-mpuți
Des Mouches vont en jaillir	Muște-or slobozi,
Et ton Cheval elles vont piquer,	Calul ți-o mușca,
Qui va sur place en crever.	Pe loc va crăpa
Le Bœuf elles empoisonneront	Boul s-o otrăvi
Et la Charrue elles arrêteront »	Plugul s-o opri!» [etc.] [43]

Ainsi, avec l'inexorable accomplissement ultérieur de ces menaces, c'est bien plutôt l'Hydre / Dragon qui avait déjà en fait presque réussi à vaincre le vigoureux Hercule / Iorgovan [44]. Et c'est de cette revanche interminable et à retardement que dérivait donc, comme dépassant en importance le personnage de Iovan Iorgovan, le vrai caractère et la raison d'être, perçus et expliqués comme inéluctables, de ces nuées de mouches mortelles qui sévissaient contre le bétail local, les animaux de trait, et par conséquent les habitants frappés jusque dans leur labeur quotidien.

Remarquons aussi que, pour certaines des variantes, la « *muscă* » elle-même constitue bel et bien une sorte de réincarnation du Dragon. La formule de malédiction que profère celui-ci prend alors une couleur d'autant plus inquiétante, qui réduit à néant le contentement du vainqueur prévisible que pouvait être Iorgovan :

« En vain te réjouis-tu !	« Geaba ești ferice !
Le Cheval qui te porte	Calul de sub tine
Mourra de mon fait.	Va muri din mine.
Car je vais me transformer,	Că eu m-oi preface,
Je vais devenir Mouche.	Muscă mă voi face ;
Et avec mon venin,	Din veninul meu,
Je tue ton Cheval. »	Moare calul tău. » [45]

La légende rejoignait facilement les superstitions, et les noms dont avaient été baptisées certaines particularités bien identifiables du relief, plus ou moins proches, telles Piatra Iorgovanului ('La Pierre [ou 'le rocher'] de Iorgovan') ou bien le Retezat ('coupé, amputé, taillé'), ou, tout

spécialement, Gaura cu Muscă, si directement liée à celle-ci, contribuaient à retenir captives dans la conscience infinie du lieu les preuves de ces récits.

Si Joseph Anton Schönbauer semble bien avoir été le premier à s'intéresser à la mouche columbaque sur tout l'ensemble d'un livre au plein sens du terme, il faut noter aussi que la première relation étrangère détaillée prise sur le vif concernant ce phénomène d'envahissement, si redouté des autochtones, semble avoir été celle d'un Vénitien de l'empire, Francesco Grisellini [46].

Cartographe et dessinateur, naturaliste, botaniste, auteur de comédies, d'écrits scientifiques et philosophiques, créateur et directeur de périodiques, dont l'important « *Giornale d'Italia* », fêru d'agriculture et d'agronomie, il eut une passion pour les sciences naturelles, dont il fut un connaisseur éclairé. Amené à suivre le baron Giuseppe di Brigido, qui avait été chargé par Joseph II de moderniser le Banat, sa présence en ces régions roumaines s'étendra finalement, sans avoir besoin ici d'entrer dans des détails, d'août 1774 à février 1777. Un ouvrage en résultera, qu'il publiera en 1780 en italien et en allemand, respectivement à Venise et à Vienne, répercutant ses expériences locales [47]. C'est donc avec un regard doublement aiguisé de voyageur curieux, mais aussi celui d'un naturaliste ouvert et bon connaisseur de Linné, qu'il va observer les réalités qui l'entourent et surprendre les curiosités locales. La mouche columbaque en fera partie, dont il s'occupera à plusieurs reprises en ses pages, notamment quant à ses origines, à ses comportements, à ses singulières nuisances. Et c'est là aussi ce que nous nous proposons de poursuivre bientôt au cours d'un prochain article.

Conclusion

L'antique insecte danubien, quels qu'aient été ses masques, de nouveau revêtu par une science qui progressait sans cesse, pouvait rester piégé sous ses nouveaux noms latins. Mais, *simulie*, *culex*, *guêpe*, *moucheron* ou *mouche*, avec une si forte prise dans les mentalités locales, qu'elles aient pu se penser en accord ou en rupture avec les légendes, il n'était pas étonnant qu'elle soit devenue sur place une sorte de mythe moderne, dont les manifestations tangibles et, elles, bien réelles, entraînaient en tourbillon certains visiteurs étrangers, pleins de surprise devant des phénomènes exotiques, comme vers une ouverture secrète sur la conscience roumaine. Pour bien des fils du pays, cependant, la mouche columbaque put rester à l'époque bien autre chose qu'elle-même : fille d'une malédiction et née dans une grotte sombre, par ailleurs meurtrière, hémaphophage et cruelle, crachant une humeur mortelle, elle est avec la nuée de ses sœurs un dragon atomisé.

References

[1] Il n'est pas douteux non plus que la vogue des eaux thérapeutiques de Băile Herculane – Mehădia et, plus largement, de la vallée de la Cerna, zones liées aux manifestations et légendes que nous évoquons ici, ait pu constituer, au-delà de toute considération d'ordre politique, un paramètre non négligeable de la diffusion directe de ces dernières dans les contextes austro-hongrois et, plus largement, germaniques d'alors.

[2] *Dicționar explicativ al limbii române - DEX*, București, Editura Academiei Republicii Socialiste România, (Academia RSR, Institutul de lingvistică din București), 1984, s. v. (p. 175). Voir aussi p. 577.

[3] Il est intéressant de constater que le terme, qui désignait pourtant une réalité qui ne pouvait guère être ignorée chez les Roumains du XIX^e siècle, ait été inexistant aussi bien chez Jean-Alexandre Vaillant que chez Raoul de Pontbriant et que chez Frédéric Damé, lexicographes français établis à Bucarest, dans leurs dictionnaires bilingues respectifs de 1839, 1862 et 1893-1895. En marge, notons cependant la formule un peu forcée « *le moucheron de Coloumbatch* », qu'emploie l'entomologiste hongrois Géza Horváth en 1881, dans sa collection « *Rovartani lapok [...]* » ['Feuilles entomologiques'], comme traduction du titre de son article *A kolumbácsi légy* (Budapest, n°10, octobre, pp. 195-204).

[4] Cf. Cristea Sandu-Timoc, *Cîntece bătrînești și doine* (cuvînt înainte de Tudor Arghezi), București, Editura pentru Literatură, 1967, 509 [-511] p., pp. 481-484, 483, 490. Les Turcs, qui l'avaient en leur possession depuis Mourad II, la nommaient Güverginlik (cf. M. Guboglu, *Sultani și mari dregători otomani*, in « *Hrisovul* », VII, 1947, p. 58).

[5] La citadelle de Golubač possédant aussi une grotte contiguë portant ce toponyme, il en a découlé plus d'une fois dans la littérature, y compris scientifique, une confusion d'appellation et même de lieu entre ces deux grottes qui se font face de part et d'autre du fleuve, confusion à laquelle n'a pas toujours échappé notre « mouche » quant à son lieu, réel ou supposé, de naissance (on trouve une explication historique de ce type de confusion dans l'article de W. F. H. ANSELL et György TOPÁL, *The Type locality of Miniopterus schreibersi (Kuhl)* (Mammalia : Chiroptera), in « *Vertebrata Hungarica* », XVII, 1976, pp. 15-17).

[6] Cf. le *Dicționar explicativ al limbii române*, cit., s. v.

[7] Diaconovich C., *Enciclopedia Română publicată din însărcinarea și sub auspiciile Asociațiunii pentru Literatura Română și cultura poporului român de Dr. C. Diaconovich*, Sibiu, Editura și tiparul lui W. Krafft, 1904, vol. 1, p. 885 et vol. 3, p. 354, s. v.

[8] Plopșor N., *Legende oltenesti. Despre Troian, Novac, Iorgovan*, in « *Arhivele Olteniei* », anul VI, 1927, nr 31, respectivement pp. 229, 225, 227 et 231.

[9] Il s'agit plutôt ici (*boarnă*) d'une confusion entre deux insectes, ce dernier désignant en fait, en bonne règle, la *musca vomitoria*. Voir le dictionnaire dit « de l'Académie roumaine », à savoir *Dicționarul limbii române*, tomul I, partea I, București, Academia Română, Socec & Sfetea, 1913, p. 586 (qui se résout à gloser le mot, en français, par un simple « espèce de mouche »).

[10] *Kolumbács* et *Golubács*, formes magyarisées dérivant du slave, se trouvent aussi, en hongrois moderne, sous la forme *Galambóc* (et auparavant *Galambócz*).

[11] Wilhelmi J., *Die Kriebelmückenplage; Übersicht über Simuliidenkunde, besonders in praktischer Hinsicht*. Im Auftrage des Ministeriums für Landwirtschaft, Domänen und Forsten in Berlin, bearbeitet von Prof. Dr. J. Wilhelmi wiss. Mitgl. der Landesanstalt für Wasserhygiene, Jena, Verlag von Gustav Fischer, 1920.

[12] *Ibidem*, pp. 206 sq.

[13] À défaut de représentation illustrée, le dictionnaire « de l'Académie roumaine » (*Dicționarul limbii române*, tomul I, partea II, București, Academia Română, 1940, p. 670) indique, s. v., après l'habituelle traduction en français qu'il donne pour chaque entrée (« Mouche venimeuse (*Simulia columbacensis*) ») : « Muscă columbacă – (muscă de la Columbaci) [,] un fel de țânțar mic, care seamănă cu o musculiță, de a cărei mușcătură mor foarte multe vite. Se află în număr mare în regiunile dunărene din Banat și din Serbia, de unde se răspândește și în regiunile învecinate. – De la localitatea Columbaci (Golubac) în Serbia » (p. 670) [‘sorte de petit moustique, qui ressemble à un moucheron, de la piqûre duquel meurent de très nombreux bovins. On le trouve en grand nombre dans les régions danubiennes du Banat et de Serbie, d'où il se répand aussi dans les régions avoisinantes. De la localité Columbaci (Golubac) en Serbie’ (notre trad.)]. Le *Dicționar etimologic al Limbii române* d'Alexandru Ciorănescu (Bucarest, 2001 ; 1^e éd. (esp.) : Tenerife, 1954-1966) note avec une certaine imprécision, s. v. (p. 229) : « columbacă, s. f. – varietate de viespe [‘variété de guêpe’ – n. trad.], *Simulia Columbacensis*. De la *Golubac*, localitate din Serbia, în rom. Columbaci ». Le DEX de 1984, quant à lui, indique : « Insectă mică asemănătoare cu o musculiță, a cărei înțepătură veninoasă poate provoca moartea vitelor sau chiar a copiilor (*Simulium columbaczense*) » [‘Petit insecte semblable à un moucheron, dont la piqûre venimeuse peut provoquer la mort des bestiaux ou même celle des enfants (*S. c.*)’ (notre trad.)], *op. cit.*, p. 174. La 3^e édition du *Mic Dicționar Enciclopedic* (București, Editura Științifică și Enciclopedică, 1986, p. 406), indique, quant à elle : « Columbăcă (< sc r. *Kolumbaci*) adj. f. *Muscă* ~ (și substantivat, f.) = insectă mică, dipteră, a cărei înțepătură veninoasă poate provoca moartea vitelor (*Simulium columbaczense*) [‘petit insecte, diptère, dont la piqûre peut provoquer la mort des bestiaux (*S. c.*)’ (n. trad.)]. En 1795, Schönbauer en donne l'une des toute premières descriptions détaillées, pp. 8-17

de sa *Geschichte der schädlichen Kolumbatzer Mücken im Bannat* [...] (cf. note 20 ci-dessous), agrémenté d'une illustration (cf., plus bas, notre annexe, où nous la reproduisons).

[14] Vers la fin du XIX^e siècle, l'entomologiste Géza Horváth pouvait ainsi écrire que, « au printemps, il domine toujours dans la vallée étroite du Bas-Danube un vent d'est plus ou moins fort, c'est-à-dire contre le courant du fleuve. Des milliards de moucherons femelles accumulés se dirigent alors en amont comme un vaste nuage agité et flottant à une hauteur de 2 à 4 mètres au-dessus du niveau du fleuve. Arrivé à Baziás, où le détroit du Bas-Danube finit, l'immense essaim migrant change sa direction selon le vent qu'il y rencontre. Si c'est le vent d'est, il continue à s'avancer vers Kublin, Pancsova ; si c'est un vent du nord-est, il pénètre dans la Serbie, tandis qu'il est emporté dans les départements méridionaux de la Hongrie [lire ici, vu l'époque, l'est de la Roumanie – G. B.], si le vent vient du sud-ouest. » (HORVÁTH Géza, *A kolombácsi légy* ['La mouche columbaque'], in « *Rovartani lapok. Havi folyóirat, különös tekintettel a hasznos és káros rovarokra* » ['Feuilles entomologiques [...]'], Budapest, 1884, 10, pp. 195-204).

[15] « În regiunile din partea inferioară a Dunării populația are mare frică de această muscă, care atacă vitele. Ele intră în urechi, în nas, în gura vitelor spre a le suga sângele. » (in : *Enciclopedia Română publicată din însărcinarea și sub auspiciile Asociațiunii pentru Literatura Română și cultura poporului român de Dr. C. Diaconovich*, Sibiu, Editura și tiparul lui W. Krafft, 1904, vol. 3, p. 962, s. v.).

[16] HORVÁTH Géza, *A kolombácsi légy* ['La mouche columbaque'], in « *Rovartani lapok* » [...] » ['Feuilles entomologiques'], Budapest, 1884, 10, p. 198.

[17] Vladescu Radu, *Musca columbacă*, in « *Cultura poporului* », București, anul VIII, 1928, nr. 227, 29 aprilie, p. 6. Au-delà de l'aspect culturel, l'auteur présente aussi dans son article sept recommandations de base quant à la conduite d'urgence à tenir vis-à-vis de cet insecte.

[18] « *Cultura poporului* », București, 1928, anul VIII, nr. 227, 29 aprilie, p. 6 (notre traduction).

[19] Peter Simon Pallas, *Über die Kolumbachischen oder banatischen viehtödtenden Mücken (Simulium)*, St-Petersburg, Neue Nordische Beyträge, II, 1781, pp. 349-354.

[20] Schönbauer Joseph Anton, *Geschichte der schädlichen Kolumbatzer Mücken im Bannat* [...], Wien, Patzowsky, 1795, [6+] 100 [+2] p. + 1 ill.

[21] *Ibidem*, p. 40 (nos trad.). Voir aussi p. 59 et p. 67.

[22] « [...] dessen Gesichtszüge noch ganz das Gepräge seiner Römischen Abkunft an sich trugen [...] » (Schönbauer, *op. cit.*, p. 42). La citation est reprise in Veress Andrei, *Bibliografia Româno-Ungară*, vol. 2, *Români în literatura ungară și Ungurii în literatura română (1781-1838)*, București, Cartea Românească, 1931, p. 97.

[23] Schönbauer, *op. cit.*, p. 39.

[24] Schönbauer, *ibidem*, p. 3 (notre trad.).

[25] Ödön Tömösváry, *A kolombácsi légy* ['La mouche columbaque'] in "*Természettudományi Közlöny. Havi folyóirat közérdekű ismeretek terjesztésére*" ['Journal d'Histoire naturelle'...] Budapest, 1884, XVI kötet, 173-ik füzet, 17 p., p. 9. Il s'agit des années 1783, 1813, 1876, 1878, 1880. Pour 1783, le chiffre indique : « 1783-ban a Bánságban 52 ló, 131 szarvasmarha, 310 juh, 130 disznó hullott el miattuk ».

[26] « 1813-ban Aradon és környékén 200, Verseczen és környékén 500 szarvasmarhát öltek meg » (*Ibidem*, p. 9).

[27] Nicolae Leon, *Insectele sugătoare de sânge din România* ['Les insectes suceurs de sang de Roumanie'], București, Analele Academiei Române, Memoriile Secțiunii Științifice, Seria 2, Tom. 34, nr. 2, 1911, pp. 9-42 (p. 24).

[28] Ștefan Bosie, *Activitatea Muștei columbace în Dolj*, in « *Arhivele Olteniei* », Craiova, 1925, anul IV, nr 18-19, martie-iunie, p. 211.

[29] *Ibidem* (n. trad.).

[30] Nous ne pensons pas inutile de préciser ici, à l'intention des lecteurs étrangers, que les débuts effectifs de la presse roumaine, compte non tenu de tentatives plutôt anecdotiques, débute en fait au cours de l'année 1829.

- [31] « *Curierul Românesc* » [‘Le Courrier roumain’], București, 1842, anul XIII, p. 147.
- [32] « *Învățătorul Satului* » [‘L’Enseignant du Village’], București, 1844-1845, anul II, p. 69.
- [33] « *Gazeta de Transilvania* » [‘La Gazette de Transylvanie’], 1845, anul VIII, respectiv p. 163 et p. 174.
- [34] « *Isis sau Natura. Jurnal pentru răspândirea științelor naturale și exacte în toate clasele* » [‘Isis ou la Nature. Journal pour la diffusion des Sciences naturelles et exactes en toutes les classes’], București, 1856, anul I, pp. 68-72.
- [35] *Gazeta Transilvaniei* », Brașov, 1856, anul XIX, p. 149.
- [36] « *Telegraful Român* » [‘Le Télégraphe roumain’], Sibiu, 1856, anul IV, p. 148.
- [37] *Ibidem*, p. 134.
- [38] Du côté serbe, le recueil de cette légende a d’abord été réalisé par Vuk Stefanović Karadžić.
- [39] Le personnage Ercul Erculean, héros éponyme de la ballade recueillie par Vasile Alecsandri et qui a pour cadre la Cerna, « neră limpezie » (‘noire limpidité’, allusion étymologique), en constitue aussi un écho.
- [40] Dans nombre de variantes, aucune mue n’apparaît. Mais l’on peut rappeler que, serpent ou dragon, l’être terrifiant était à son aise dans le contexte de la Cerna, zone où abondaient des variétés herpétologiques dangereuses, dont certaines spectaculaires par leur longueur.
- [41] Dans certaines variantes, il s’agit de huit yeux qui sont arrachés au dragon en des conditions analogues, le neuvième seul lui restant (cf. « *Universul literar* », București, 1911, anul XXVIII, nr. 32, 8 august, p. 2). Dans d’autres variantes, qui reprennent des motifs religieux, le personnage de Iorgovan apparaît sous d’autres traits, ceux, cette fois, de Saint Georges, ou encore de Sfântul Grigore Teologul [‘Saint Grégoire le Théologien’], tandis que le dragon est un monstre à sept têtes (Ion Taloș, *Gândirea magico-religioasă la români. Dicționar*, București, Editura Enciclopedică, 2001, s. v. « *musca columbacă* »).
- [42] Reproduit par Isidor Chicet, *Legenda lui Iovan Iorgovan*, in « *Banatul montan* », Reșița, octombrie-noiembrie 2008, pp. 8-9. Notre traduction.
- [43] Notre traduction.
- [44] Dans diverses variantes apparaît d’ailleurs, à titre de conséquence, le motif du héros transformé malgré lui en rocher géant.
- [45] Variante timocaine, reproduite in Cristea Sandu-Timoc, *Cîntece* [...] cit., p. 483 (notre trad.).
- [46] Venise 1717- Milan 1783.
- [47] Elle parut avec le long titre de *Lettere Odeporiche di Francesco Grisellini, di più Accademie Scientifiche e Società Economiche d’Europa, e Segretario di quella di Milano. Ove i suoi Viaggi e le di lui osservazioni spettanti all’Istoria Naturale, ai Costumi di vari popoli e sopra più altri interessanti oggetti si descrivono. Giuntevi parecchie Memorie dello Stesso Autore che riguardano le Scienze e le Arti utili*. L’édition en italien n’eut qu’un volume sur les deux projetés, ce qui ne fut pas le cas pour celle publiée à Vienne sous le titre *Versuch einer politischen und natürlichen Geschichte des Temeswarer Banats in Briefen*, [‘Essai d’Histoire politique et naturelle du Banat de Timișoara’].

Bibliographie

*** (Academia Română), *Dicționarul limbii române*, tomul I, partea I, București, Academia Română, Socec & Sfetea, 1913; tomul I, partea II, București, Academia Română, 1940.

*** (Academia RSR), *Dicționar explicativ al limbii române - DEX*, București, Editura Academiei Republicii Socialiste România, (Academia RSR, Institutul de lingvistică din București), 1984.

BĂRCĂCILĂ Alexandru, *Băile Herculane în epoca romană și în credințele populare de azi*, de Al. Bărcăcilă, profesor la liceul „Traian” din T[urmu]-Severin, București, Tipografia „Cultura”, 1932.

- BOSIE Ștefan, *Activitatea muștei columbace în Dolj*, in "Arhivele Olteniei", Craiova, 1925, anul IV, nr. 18-19. martie-iunie, p. 210-211.
- BOSIE Ștefan, *Columbaca în pâraele Doljiului*, in « Arhivele Olteniei », Craiova, 1924, anul III, nr 13, p. 257-260.
- BOSIE Ștefan, *În valea Cernei, pe urmele Columbacei*, in "Arhivele Olteniei", Craiova, 1923, anul II, nr 10, nov-dec., pp. 493-495.
- BOSIE Ștefan, *Musca columbacă*, in "Arhivele Olteniei", Craiova, 1923, anul II, nr 7, mai-iunie, p. 243.
- CANDREA I. A., *Folklorul medical românesc comparat*, București, 1944.
- CHICET Isidor, *Legenda lui Iovan Iorgovan*, in « Banatul montan », Reșița, 2008, octombrie-noiembrie, pp. 8-9.
- CIORĂNESCU Alexandru, *Dicționar etimologic al Limbii române* (ediție îngrijită și traducerea din limba spaniolă de Tudora Șandru Mehedinți și Magdalena Popescu Marin), București, Editura Saeculum I. O., 2001 [1^e éd. (esp.) : Tenerife, 1954-1966].
- « Curierul Românesc » ['Le Courrier roumain'], București, 1842, anul XIII.
- DIACONOVICH C., *Enciclopedia Română publicată din însărcinarea și sub auspiciile Asociațiunii pentru Literatura Română și cultura poporului român de Dr. C. Diaconovich*, Sibiu, Editura și tiparul lui W. Krafft, vol. 1, 1898 ; vol. 2, 1900 ; vol. 3, 1904.
- « Gazeta de Transilvania » ['La Gazette de Transylvanie'], 1845, anul VIII.
- GRISELINI Francisc, *Istoria Banatului timișan*, traducere de Nicolae Bolocan, București, 1926.
- GRISELINI Frantz, *Versuch einer politischen und natürlichen Geschichte des Temeswarer Banats*, Wien, in Briefen & c., 1780, 2 vol, 125 p. [noté par Samarian Pompei Gh., *Medicina și farmacia în trecutul românesc*, București, Așezămintele A. S. R. Principesa Elena, Institutul de Istoria Medicinii, vol. 2 (1775-1834), tip. « Cultura », 1938, p. 477 (chap. X : Veterinare)].
- GUBOGLU M., *Sultani și mari dregători otomani*, in « Hrisovul », București, Cartea Românească, VII, 1947, pp. 49-136.
- « Învățătorul Satului » ['L'Enseignant du Village'], București, 1844-1845, anul II, p. 69.
- HORVÁTH Géza, *A kolombácsi légy* ['La mouche columbaque'], in « Rovartani lapok. Havi folyóirat, különös tekintettel a hasznos és káros rovarokra » ['Feuilles entomologiques [...]'], Budapest, 1884, 10, pp. 195-204 + ill.
- LEON N., *Insectele sugătoare de sânge din România* ['Les insectes suceurs de sang de Roumanie'], in "Analele Academiei Române", București, Memoriile Secțiunii Științifice, Seria II, Tom. XXXIV, n° 2, 1911.
- Mic Dicționar Enciclopedic*, București, Editura Științifică și Enciclopedică, 1986 [3^e éd.].
- PALLAS Peter Simon, *Über die Kolumbachischen oder banatischen viehtödtenden Mücken (Simulium)*, St-Petersburg, Neue Nordische Beyträge Zur Physikalischen und Geographischen Erd- und Völkerbeschreibung, II, 1781, pp. 349-354.
- PLOPȘOR N., *Legende olteneste. Despre Troian, Novac, Iorgovan*, in « Arhivele Olteniei », Craiova, 1927, anul VI, nr 31.
- RUSU G. P., *Balada Iovan Iorgovan. Variante, delimitări*, în (« Studii și comunicări de Etnografie-Istorie », Vol. III, Caransebeș, Muzeul Județean de Etnografie și Istorie Locală, 1979.
- SAMARIAN Pompei Gh., *Medicina și farmacia în trecutul românesc*, București, Așezămintele A. S. R. Principesa Elena, Institutul de Istoria Medicinii, vol. 2 (1775-1834), tipografia « Cultura », 1938.
- SANDU-TIMOC Cristea, *Cîntece bătrânești și doine*, (cuvînt înainte de Tudor Arghezi), București, Editura pentru Literatură, 1967, 509 [-511] p.
- SCHÖNBAUER Joseph Anton, *Geschichte der schädlichen Kolumbatzer Mücken im Bannat als ein Beytrag zur Naturgeschichte von Ungarn : als ein Beytrag zur Naturgeschichte von Ungarn*, Von Joseph Anton SCHÖNBAUER, der Arzneykunde Doctor ; kön. öffentl. ordentl. Lehrer der speziellen Naturgeschichte und der speziellen Therapie an der hohen Schule zu Pest ; und des

dortigen Naturalienkabinets Vorsteher. *Mit einer illuminirten Kupfertafel*, Wien, gedruckt bey Alb. Ant. Patzowsky, 1795, [6+] 100 [+2] p. + 1 ill.

TALOȘ Ion, *Gândirea magico-religioasă la români: dicționar*, București, Editura Enciclopedică, 2001.

TÖMÖSVÁRY Ödön, *A kolombácsi légy* [‘La mouche columbaque’] (in *Természettudományi Közlöny. Havi folyóirat közérdekű ismeretek terjesztésére*) [‘Revue d’Histoire naturelle. Revue mensuelle de diffusion d’intérêt général’], Budapest, 1884, XVI kötet, 173-ik füzet, 17 p. [1 ill. in texte]. (Autre version : TÖMÖSVÁRY E., *Die Kolumbaczer Mücke*. Im Auftrage des Königl. ung. Ministeriums für Ackerbau, Industrie und Handel verfaßt (1884). Nach dem Tode des Verfassers herausgegeben von G. V. Horváth, übersetzt von Joh. Weny, Th. Hepke, Ung. Weißkirchen, 1885, 24 p., 1 ill).

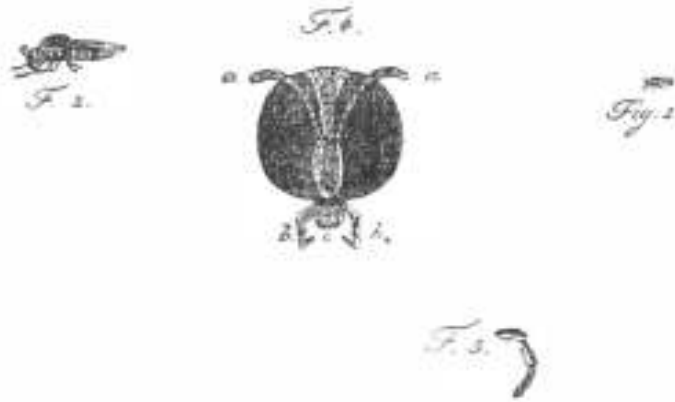
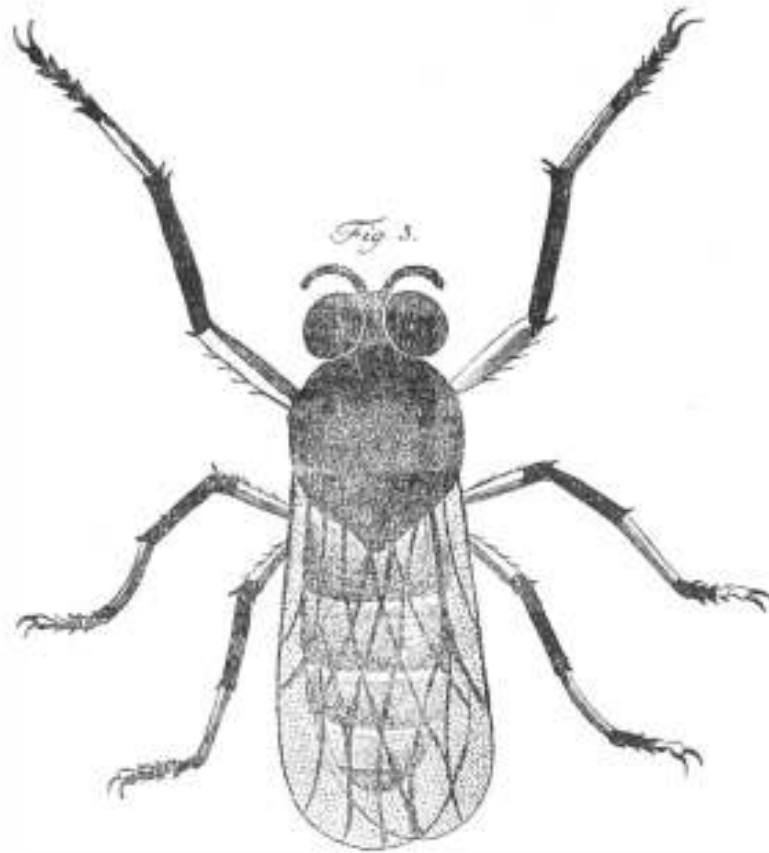
« *Universul literar* », București, 1911, anul XXVIII, nr. 32, 8 august.

VERESS Andrei, *Bibliografia Româno-Ungară*, vol. 2, *Românii în literatura ungară și Ungurii în literatura română (1781-1838)*, București, Cartea Românească, 1931, XII+397 p.

VLADESCU Radu, *Musca columbaca*, in « *Cultura poporului* », București, anul VIII, 1928, nr. 227, 29 aprilie, p. 6.

WILHELMI Julius, *Die Kriebelmückenplage ; Übersicht über Simuliidenkunde, besonders in praktischer Hinsicht*. Im Auftrage des Ministeriums für Landwirtschaft, Domänen und Forsten in Berlin, bearbeitet von Prof. Dr. J. Wilhelmi wiss. Mitgl. der Landesanstalt für Wasserhygiene, Jena, Verlag von Gustav Fischer, 1920, 246 p. + 23 ill. in-t.

ZĂHĂRESCU V., *Musca columbacă*, Rev. St. Adamachi, IX, 1923, 3, pag. 145.



Culex Columbaczensis

Le « *Culex Columbaczensis* », ou « *muscă columbacă* », tel que présenté par J. A. Schönbauer en gravure hors texte à la fin de son ouvrage imprimé à Vienne en 1795 (reproduit par Andrei Veress in *Bibliografia Româno-Ungară*, vol. 2, *Români în literatura ungară și Ungurii în literatura română (1781-1838)*, București, Cartea Românească, 1931, p. 96).

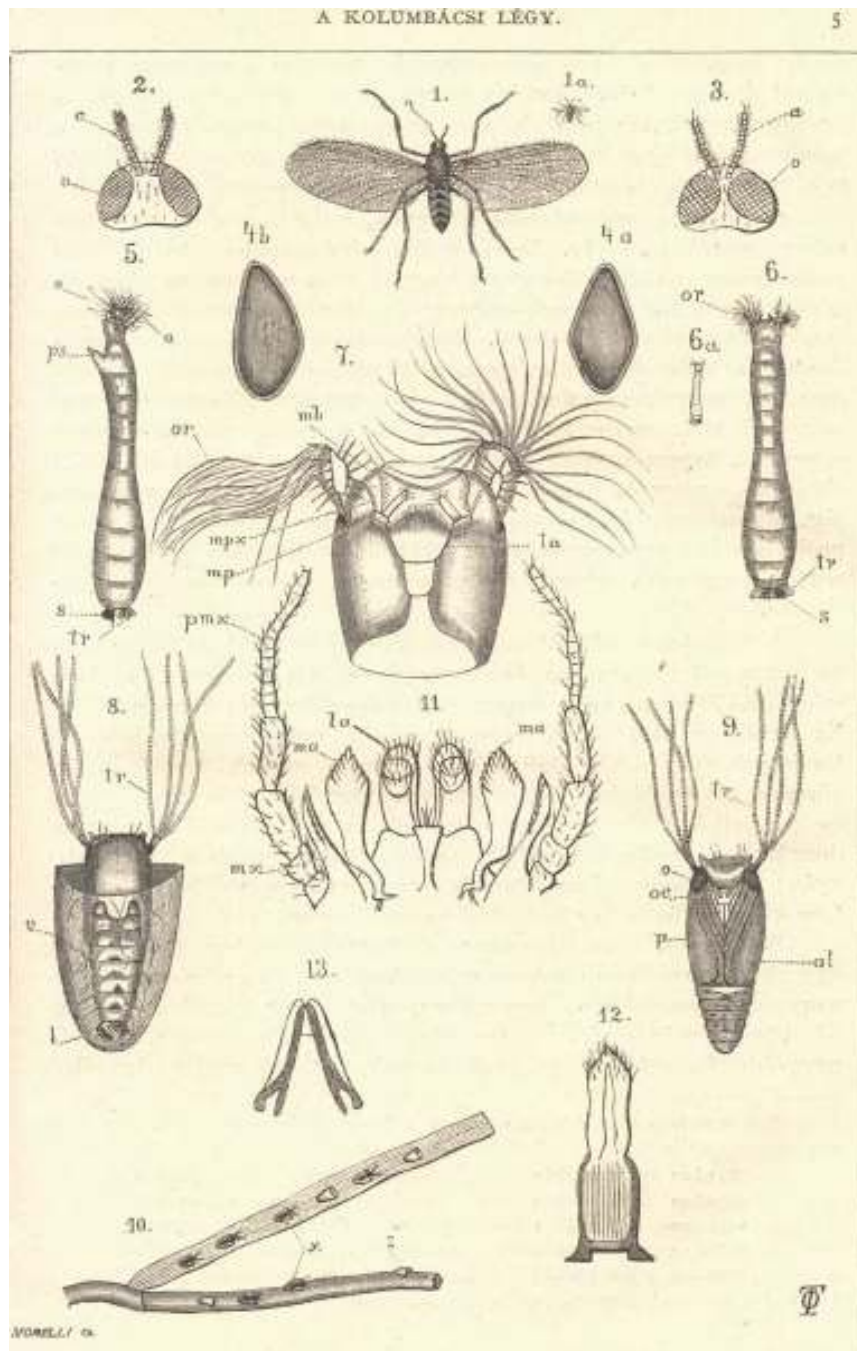


Illustration de l'article de janvier 1884 publié par Ödön Tömösváry, intitulé *A kolombácsi légy* (in *Természettudományi Közlöny. Havi folyóirat közérdekű ismeretek terjesztésére*), Budapest, 1884, XVI kötet, 173-ik füzet, p. 5).

